

La Grande Descente



Salomé Corbo

Comédienne, improvisatrice et autrice, la chroniqueuse est aussi citoyenne du mieux qu'elle peut.

•

Dimanche 22 septembre, il faisait un peu plus chaud que la moyenne pour un jour d'équinoxe d'automne. C'est donc sous un soleil radieux — et après avoir vérifié trois ou quatre fois l'itinéraire du marathon de Montréal — que j'ai quitté mon île pour rejoindre la rivière du Nord, à la hauteur de Mirabel.

Là-bas m'attendaient 220 pèlerins de tous âges, venus de partout au Québec. Ils étaient équipés de planches à pagaie, de kayaks ou de canots, toutes de différentes qualités, de la plaisance au sport d'élite. On comptait un seul canot en bois, celui de Paul Piché. Je reviendrai à Paul un peu plus loin, quand j'embarquerai sur le rabaska, ce grand canot pouvant contenir plusieurs personnes et conçu à l'origine en écorce par les Algonquiens. Le nôtre m'a semblé fait en fibre de verre, mais je ne possède aucune expertise en embarcation nautique, donc je peux me tromper.

Vers 14 h 30, alors qu'on terminait la mise à l'eau de plus d'une centaine de bateaux à rames, les notables de la région ont coupé le ruban tendu d'une rive à l'autre. Un coup de klaxon a retenti : le départ était donné. L'objectif : descendre le cours d'eau sur une dizaine de kilomètres, soit un parcours d'environ deux heures pour arriver à notre point de chute. La flottille multicolore s'est donc mise à avancer, un coup de rame à la fois.

Mais que diable allions-nous faire dans cette galère ? Nous étions invités par la Fondation Rivières à participer à la première édition de la Grande Descente. J'y étais à titre de marraine de la rivière du Nord, rôle qui consiste à donner une voix à une rivière qui a besoin d'amour. Et des rivières en manque d'amour, il y en a beaucoup au Québec, beaucoup trop !

Cette initiative a pour but de rappeler l'importance des rivières dans nos écosystèmes, mais aussi de revendiquer un meilleur accès public aux berges. « L'eau est une ressource collective, mais les berges sont de plus en plus privatisées. L'accès à l'eau en tant que droit fondamental glisse tranquillement vers le privilège, auquel tous et toutes n'ont pas un accès égal », résume la Fondation Rivières, bien connue du grand public en raison de sa célèbre figure de proue, l'acteur Roy Dupuis.

Depuis 2001, de concert avec des organismes de préservation, des comités citoyens et des municipalités régionales de comté (MRC), la Fondation Rivières tente, de différentes manières, d'augmenter la qualité de l'eau et de préserver le caractère naturel de nos splendides cours d'eau. Dimanche, après la fameuse descente, il fallait entendre le

fondateur Alain Saladzius s'inquiéter de l'impact du projet de loi 69 assurant la gouvernance responsable des ressources énergétiques.

Il faut dire que ce projet de loi modifie le seuil de 50 à 100 MGW pour le développement de barrages au fil de l'eau par le privé, ce qui pourrait donner lieu à de multiples projets sur de petites et moyennes rivières sans la participation d'[Hydro-Québec](#). Au milieu de la prise de parole des différents intervenants de la Fondation, j'ai tourné mon regard vers le public. J'ai observé cette foule bigarrée, tantôt fâchée, tantôt pleine d'espoir. Elle était belle et déterminée, cette assemblée citoyenne venue clamer son attachement à notre or bleu.

Mais revenons à Paul Piché quelques instants, si vous le voulez bien. Il est arrivé à la Grande Descente avec un sourire impossible à cacher sous sa casquette. L'auteur-compositeur-interprète d'Heureux d'un printemps et de L'escalier n'en fait pas de mystère, le canotage est pour lui une passion. Il était donc ravi de ramer à nos côtés, fier et noble, dans son magnifique canot de bois. En fin de journée, il a nous fait chanter Les ruisseaux avec la complicité du fabuleux ténor Marc Hervieux. C'était émouvant de voir ces beaux gaillards chanter à l'unisson leur amour des ruisseaux. Un vrai moment hors du temps, comme il en faut parfois pour donner de l'importance aux choses.

J'en aurai appris, des choses, lors de cette Grande Descente. En effet, à bord du rabaska avait aussi pris place Robert, un historien qui nous a raconté la vie passée de la rivière du Nord. Tandis que l'on glissait à fleur d'eau, on a remarqué que les berges étaient inoccupées. Robert nous a demandé pourquoi à notre avis ni les Autochtones ni les colons n'avaient habité sur le bord de cette rivière. J'ai osé une réponse, ou plutôt, j'ai cabotiné pour cacher mon ignorance : « Il y avait trop d'herbe à puce ! »

Sans grande surprise, le Toxicodendron radicans, ou sumac grimpant, n'avait rien à voir avec le fait que personne n'a choisi de s'établir en bordure de ce territoire. Cela s'explique plutôt par le fait que la rivière sort de son lit de manière spectaculaire au printemps et pendant certaines grandes pluies d'été, ce qui a pour effet de rendre les environs inhabitables. La rivière a cependant servi plus tard à l'implantation de divers moulins en raison de son débit intéressant. Robert est passionnant et il est arrivé à me faire oublier le fait que je ramais déjà depuis une heure, ce que la douleur de mon os iliaque sur le bois dur du banc du canot a fini par me rappeler.

S'approprier nos rivières, découvrir leur histoire, y naviguer ou s'y baigner devraient être des gestes tout naturels. Or, ce n'est malheureusement pas le cas un peu partout au Québec. Il faudra une volonté politique à haut débit pour y parvenir. En attendant, la mobilisation citoyenne reste notre meilleure pagaie pour ramer dans la bonne direction et ainsi faire avancer le débat.